

Chrétien et méfiant
- Fête de l'Épiphanie -
4 Janvier 2009
Mt 2, 1-12

Ceux d'entre vous qui sont habitués à m'entendre (ou à me lire sur Internet) se souviendront peut-être de ce que je disais juste avant Noël, au 4^{ème} dimanche de l'Avent : les gens intelligents sont des gens de prière. De vie intérieure, comme la Vierge Marie, et donc de disponibilité à la grâce (et non pas de petits calculs étroits).

Et puis, en y repensant, cette réflexion a rejoint une demande que l'on me fait parfois : qu'est-ce que tu connais comme gens intelligents autour de toi ? Peut-être parce que je me laisse aller à des imprécations imprudentes, qui font que les gens doutent de l'estime que je peux porter à mes contemporains. Parce que si les gens intelligents sont des gens de prière, l'inverse n'est pas automatique : les gens de prière ne sont pas tous intelligents. Condition nécessaire mais non suffisante.

Des gens intelligents, j'en connais plein, j'en vois plein comme vous à toutes sortes de postes de responsabilité, et de toutes sortes de notoriétés, mais dont l'intelligence est souvent et malheureusement comme déformée et abîmée par leur vanité.

Dans la Bible, quels sont les gens intelligents ?

Il n'y en a pas beaucoup, parce que l'intelligence est l'apanage de Dieu.
« Ne le sais-tu pas ? Ne l'as-tu pas entendu dire ? Le Seigneur Dieu est éternel, le Créateur des extrémités de la terre. Il ne se fatigue et il ne se lasse jamais, insondable est son intelligence » (Is 40, 28). A tel point que tout au long de l'Ancien testament se développe une parenté entre l'impie et l'insensé : s'éloigner de Dieu, c'est s'enfoncer dans la bêtise. Jusqu'au basculement historique que marque l'Incarnation du Christ, qui oppose la folie de l'amour à la sagesse des savants, la folie de la Croix (cf. 1 Co 1, 20).

Je me suis demandé si les Mages ne pouvaient pas constituer un modèle d'intelligence, sans céder pour autant à ce snobisme qui nous fait préférer les richesses de l'étranger (à proportion inverse de leurs pauvretés).

Je vous propose trois pistes de réflexion :

- Ils sont venus d'Orient. Ce qui est déjà, sans jouer sur les mots, une façon de « s'orienter ».
- Ils cherchent à adorer, ils cherchent plus grand qu'eux. Je vous dirai quelques mots sur la façon dont la tradition, et saint Thomas d'Aquin en particulier, s'est demandé si la bêtise était un péché.
- Enfin, ils regagnent leur pays par un autre chemin : ce qui nous conduira à une question très actuelle, sur le droit des chrétiens d'être méfiants.

Vous avez peut-être entendu parler de ce jeune couple, Edouard et Mathilde Cortès, qui sont partis en voyages de noces pour Jérusalem, près de 6.000 kms, à pied sans argent. Ils en ont fait un livre, un film (une série de reportages) et pas mal d'émissions de radio et de télévision. Cette médiatisation ne me plaisait pas beaucoup parce que je suis un romantique et que j'aurais préféré qu'une démarche aussi personnelle restât dans le secret et l'intimité. Et puis une amie commune m'a expliqué que lui était journaliste, ce qui explique tout.

La première fois que je les ai entendus, c'était à une émission retransmise une nuit à la radio, en pleine insomnie, où ils racontaient leurs marches, leurs rencontres, leurs découvertes, l'accueil très favorable de la part de nombreux musulmans qui les reconnaissaient comme des pèlerins, Hadj ou hadja. Surtout ils racontaient que leur force mentale tenait au but de leur voyage : ils savaient où ils allaient.

Ils étaient orientés vers l'Orient. Un certain nombre de Catholiques n'ont pas compris le changement inspiré au Concile Vatican II qui fait que depuis ce Concile, à la Messe, le prêtre n'est plus tourné vers l'Orient. Il entoure l'autel avec l'assemblée. Pour le dire autrement, l'autel n'est plus le maître-autel, point de convergence et d'aboutissement de toute la célébration, face auquel se trouve le prêtre comme toute l'assemblée des fidèles, mais il est désormais, cet autel, au centre du Chœur, symbole de la Médiation effectuée par le Christ-Prêtre, venu rassembler dans l'unité les enfants de son Père. Le rite n'en est pas moins sacrificiel, au contraire : ce déplacement cherche à unifier par le Centre, sans se méprendre sur le but : la Communion divine dans la sainte Trinité. On est désormais autour du Christ.

Et si les églises continuent matériellement d'être orientées vers l'Orient, vers la Jérusalem historique, conformément à la tradition juive - le Livre de Daniel par exemple atteste de cette pratique du peuple juif, au moins depuis l'Exil de 's'orienter' ainsi (lorsqu'il raconte que « Daniel monta dans sa maison : les fenêtres de sa chambre haute étaient orientées vers Jérusalem, et trois fois par jour il se mettait à genoux, priant et confessant Dieu ; c'est ainsi qu'il avait toujours fait » cf. Dn 6, 11) - lorsque nous célébrons en d'autres lieux, nous n'avons pas besoin de sortir une boussole, parce que nous savons bien que notre véritable orientation est la Jérusalem nouvelle, la Jérusalem céleste.

Pourquoi ces mages sont-ils venus d'Orient ? Il n'était pas difficile de trouver des mages d'Afrique du Nord, d'Algérie ou de Tunisie qui seraient venus à Jérusalem en marchant vers l'Orient, si vraiment il y avait eu, comment dire : un sens giratoire ?

C'est un professeur d'économie qui m'a aidé à comprendre cela, Jacques Bichot, dans un article qu'il a écrit en novembre dernier, à propos de la crise financière, sur « le devoir de compétence », autrement dit l'obligation de l'intelligence. Pour l'anecdote, il cite une fable de La Fontaine, « L'ours et l'amateur des jardins », où un brave ours, devenu ami de l'homme, se montre empressé de débarrasser son ami d'une mouche posée sur son visage : « Vous empoigne un pavé, le lance avec raideur, Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ». « Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ».

Et, après avoir pris l'exemple de ces aides absurdes apportées à nombre de pays en voie de développement, l'auteur poursuit par la reprise de cette question posée par saint Thomas d'Aquin : « La sottise est-elle un péché ? » (*Tertia Pars*, q. 46).

Non, si elle résulte de déficiences, de « mauvaises dispositions » naturelles. Oui, si elle « provient d'un obstacle spirituel, c'est-à-dire de l'enlèvement de l'esprit dans le terrestre ». D'une perte du sens moral, une perte du discernement du bien et du mal, et finalement d'une absence de recherche de « ce qu'il faut faire pour atteindre la fin » (*Tertia Pars*, q. 153).

Je cite ce bon laïc : « Est pécheur tout comportement qui nous détourne de l'acquisition, de la conservation ou de l'augmentation des compétences utiles à l'amour de Dieu et de notre prochain. Que ce soit la bonne chère, l'alcool, la télévision, les jeux vidéo, le bridge, le farniente ou le sexe, dès que l'abus de quelque chose fait obstacle au perfectionnement de nos qualités naturelles en vue du service de Dieu et des hommes, cet abus porte atteinte à notre relation à Dieu et aux hommes ».

En un mot, la négligence.

Je suis heureux de commencer l'année en ne citant pas seulement la Tradition ou le Magistère, mais également l'intelligence des laïcs et du peuple de Dieu. Je croirais d'ailleurs volontiers que nous avons grand tort de qualifier « d'indifférence religieuse » ce qui relève dans nos pays et dans de nombreux cas de « négligence religieuse ». Elle conditionne le sens du péché parce qu'elle est en elle-même un péché.

La beauté des mages, c'est leur absence de négligence.

Enfin, le 3^{ème} critère que je vous propose pour honorer l'intelligence de ces mages, c'est leur méfiance : « avertis en songe » dit le texte, « de ne pas retourner chez Hérode, ils regagnèrent leur pays par un autre chemin ».

Ils reçoivent en songe un avertissement, une mise en garde. Non pas une instruction à laquelle obéir. Mais un élément de discernement.

Il y a eu pendant une vingtaine d'années à Paris, un professeur d'Ecriture Sainte, un protégé du cardinal Lustiger, qui s'appelait le Père Thomas Kowalski. Il a formé des générations de fidèles et de prêtres à l'Ecole Cathédrale. Parmi ses thèses, extrêmement travaillées, sur les évangiles, il avait cette interprétation particulière d'un détail apparemment insignifiant du récit de la Passion, et notamment, des préparatifs du repas pascal. Selon le Père Kowalski, la trahison de Judas auprès des prêtres avait dû avoir lieu dans la nuit de mercredi à jeudi. Et le jeudi, les disciples s'inquiètent : ils posent la question, avec angoisse - Où veux-tu que nous te préparions de quoi manger la Pâque ? Il faut savoir qu'il y avait deux conditions pour le repas pascal : d'abord être domicilié à Jérusalem, ce qui était impossible eu égard à l'affluence pour la fête, mais que la casuistique pharisienne avait résolu en élargissant pour l'occasion les frontières de la ville à la distance d'un trajet d'un jour de sabbat (ce qui allait, comme on en trouve trace dans le Talmud et dans les fouilles archéologiques, jusqu'aux murs de Bethphagé). Jérusalem devenait un immense camp de toiles (et de tentes). Et les portes restaient ouvertes la nuit.

Deuxième condition, l'agneau, choisi le 10 du mois (ce qui impliquait de venir assez tôt à Jérusalem), était immolé le 14 et mangé le 15 - obligatoirement à l'intérieur des murailles. D'où l'angoisse des disciples sur le local à trouver !

Jésus avait tout prévu mais le gardait secret, y compris pour les Douze, pour que Judas ne le sache pas et que l'arrestation ne puisse avoir lieu avant que le repas n'ait eu lieu. La sécurité devait être préservée jusqu'à minuit.

Jésus envoie donc deux disciples suivre un porteur d'eau. Ils vont à une fontaine : dans l'usage palestinien, ce sont les femmes qui vont chercher l'eau ; il n'y a donc pas d'homme, sinon exceptionnellement un esclave ou quelqu'un comme ici qui est un signe de reconnaissance : il suffit de le suivre (cf. Lc 22, 10). Ils vont chez "un tel" - qui est un disciple (puisque le Maître lui fait dire).

Autrement dit, à cet endroit de l'évangile, on voit les limites d'une juste transparence. On le voit aussi dans l'évangile de saint Jean, au début du chapitre 7, quand on lui dit : "Passe d'ici en Judée, que tes disciples aussi voient les oeuvres que tu fais : on n'agit pas en secret, quand on veut être en vue. Puisque tu fais ces choses-là, manifeste-toi au monde." ... Jésus leur dit alors : "Mon temps n'est pas encore venu, tandis que le vôtre est toujours prêt. ... Vous, montez à la fête ; moi, je ne monte pas à cette fête, parce que mon temps n'est pas encore accompli." Cela dit, il resta en Galilée. Mais quand ses frères furent montés à la fête, alors il monta lui aussi, pas au grand jour, mais en secret ».

Le Christ est celui qui est Dieu, et en tant que tel, n'a jamais parlé en secret (« Je n'ai jamais, depuis le début, parlé en cachette », Is 48, 16), et qui, en même temps, en tant qu'homme prend toutes les dispositions pour protéger le Bien.

On le voit tout au long de l'évangile avec ces pièges qui lui sont tendus.

Ne perdez pas votre temps avec ceux qui ne veulent pas votre bien.

Pour terminer sur une note positive en ce début d'année, revenons à ces jeunes mariés qui étaient partis pour Jérusalem. Dans une interview récente (cf. www.zenit.org), ils soulignaient que leur « force a été d'être à deux. Rarement le découragement est venu ensemble. Il y en avait toujours un pour porter l'autre. Les sceptiques chuchotaient à notre départ : 'Ils vont se séparer avant d'arriver', 'il fallait partir avant le mariage, pour voir si le couple résiste'. Ce qui nous a fait marcher c'est de nous être engagés l'un envers l'autre ».

Le voyage des mages n'a pas été celui d'un couple, mais certainement d'une amitié. Et nous pouvons tous en tirer un profit personnel : nous ne trouverons Dieu, comme ils l'ont fait, qu'en nous soutenant dans l'amitié.